

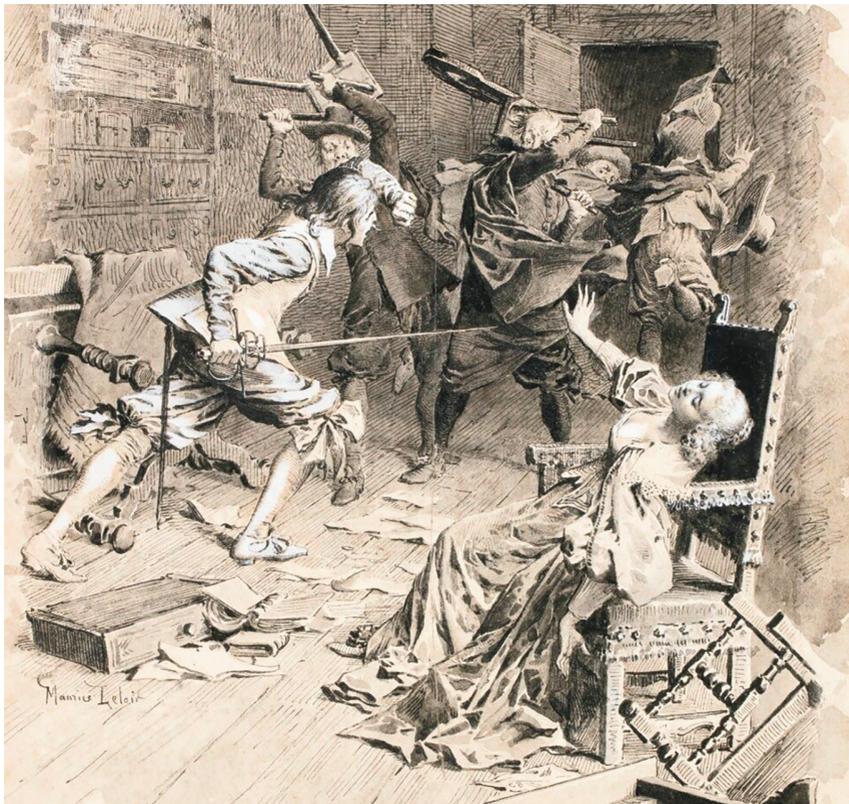
À cause de Constance Bonacieux

PAR MARION BRUNET

De l'attrait initial, exercé sur l'adolescente, par Milady – à défaut d'autres personnages féminins dignes d'identification – à la découverte de Legs, personnage de Joyce Carol Oates, un « éblouissement », l'autrice retrace ici un chemin de lecture dont ses propres héroïnes gardent l'empreinte.



Zoom sur les outils de travail de Marion Brunet : chewing-gum, poulpe, ordi, stylo... et quelques-uns des livres qui l'ont marquée.

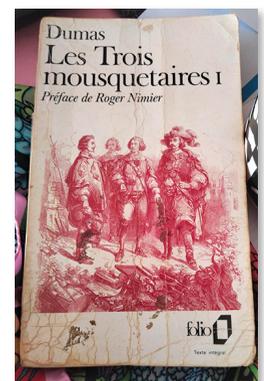


Elle était jolie, gentille, pas complètement idiote et même assez vive pour les intrigues de cour, mais un peu cruche pour tout le reste. Creuse, surtout, totalement creuse.

←

D'Artagnan sauve Constance Bonacieux des agents du cardinal de Richelieu.
Illustration de Maurice Leloir (Gravure sur bois de Huyot) pour *Les trois mousquetaires*, d'Alexandre Dumas, 1894. (Source Wikipédia)

Elle était jolie, gentille, pas complètement idiote et même assez vive pour les intrigues de cour, mais un peu cruche pour tout le reste. Creuse, surtout, totalement creuse. Ce creux idéal qui permettait à D'Artagnan d'en faire sa parfaite petite maîtresse. Constance Bonacieux n'avait aucune épaisseur, aucune profondeur, elle ne servait qu'à nous dire que d'Artagnan ne couchait pas avec Athos malgré son immense admiration et sa tendresse profonde pour ce mousquetaire un peu plus âgé avec qui il passait le plus gros de son temps. Car c'est souvent le cas : les hommes entre eux s'admirent et s'adorent, se font confiance et des promesses, les femmes, leurs femmes, n'existent qu'en périphérie et doivent leur servir à quelque chose, Virginie Despentes a posé là-dessus des mots d'une grande justesse dans *King Kong théorie*. Les trois mousquetaires (qui étaient quatre, pour ceux qui ont oublié) en sont un magnifique exemple. Constance Bonacieux, c'est la caution hétérosexuelle de D'Artagnan. Pour le reste, elle n'a strictement aucun intérêt. D'ailleurs, quand elle meurt parce que Milady l'empoisonne à la fin du roman, ça ne m'a fait ni chaud ni froid. Ni à treize ans, quand je l'ai lu pour la première fois, ni à dix-sept quand je l'ai relu, ni à vingt, quand je l'ai re-lu, ni à vingt-cinq quand... Impossible de laisser passer cinq ans sans relire *Les trois mousquetaires*, malgré mes critiques, ma dernière relecture datant du confinement. Et si le récit de Dumas peut quasiment se passer de Constance, en revanche, sans Milady, il n'existe pas : une histoire, un passé terrible, peu d'amis mais d'excellents ennemis, du courage, des rages profondes.



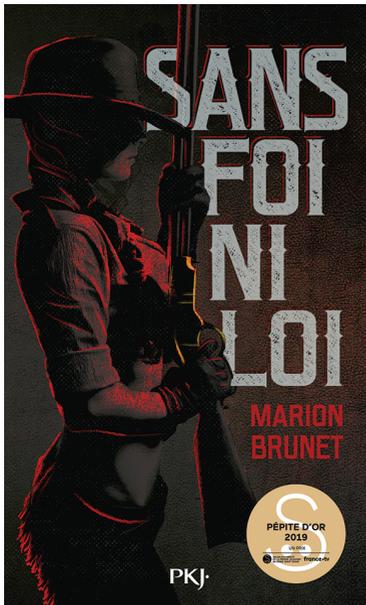
↑

Alexandre Dumas, *Les trois mousquetaires*, exemplaire Folio de Marion Brunet.

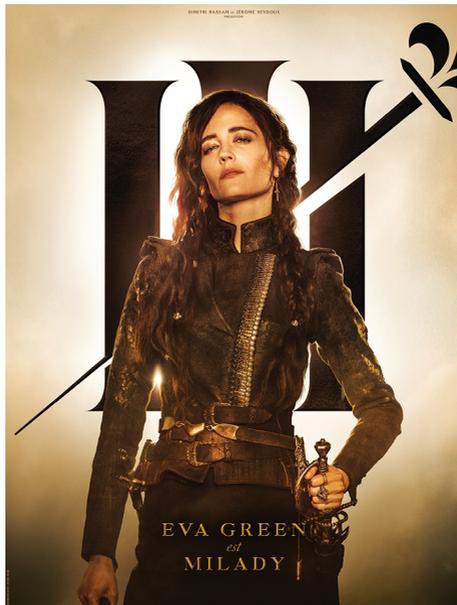
Une femme libre et seule qui prend des risques, se bat dans un monde d'hommes, contre des hommes, et qui, bien évidemment, se fait tuer à la fin, parce qu'on ne laisse pas vivre celles qui refusent les règles. Il faut dire que Milady les brise toutes et, à y regarder de plus près, la plupart de ses actions sont dictées par la vengeance après un traitement indigne. N'empêche, elle reste la Grande Méchante de l'histoire. Pour la jeune lectrice que j'étais, des années de hiatus cognitif ! J'aurais voulu être mousquetaire ; ils avaient le panache, le courage, l'amitié indéfectible... Mais en tant que fille, puis en tant que femme, j'avais le choix entre la mignonne insignifiance de Constance Bonacieux ou la trajectoire dangereuse et honnie de Milady. Et Milady ne meurt pas de n'importe quelle façon : elle est tuée par nos héros, qui se substituent à la justice tant cette femme est pour eux un monstre – puisque « femme dénaturée ». Bien, nous y sommes... Au-delà d'une identification de lectrice, c'était ce clivage-là que la société me proposait. Une gentille cruche qui s'adapte aux désirs des hommes ou une femme dénaturée que les hommes peuvent décapiter entre eux, lorsque son comportement ne leur convient pas. Alors c'est peut-être là, dans ce choix imposé qui ne me convenait pas (tu m'étonnes), qu'ont commencé de naître certains des personnages féminins qui allaient prendre vie des années plus tard dans ma tête de romancière (en plus d'une solide position féministe globale). Abigail Stenson par exemple, dans *Sans foi ni loi*, mère abandonnique, sauvage et libre dans le si masculin Far West, que la société condamne à mort. Parce qu'elle refuse les règles de son monde, les brise, invente les siennes. Choisir d'être hors-la-loi, confier sa fille à une amie parce qu'elle ne sait pas être mère et ne le désire pas vraiment, s'habiller en homme, en humilier certains, jouer au poker et boire de l'alcool comme un cow-boy, voilà qui ne saurait être toléré. Et honnêtement, si le contexte du Far West permet un décalage temporel, ne nous y trompons pas : certains tabous sont toujours d'actualité, et la mère qui choisira une vie d'aventure plutôt que de s'occuper de son enfant sera vouée aux gémonies, encore aujourd'hui. J'en veux pour preuve les débats qui s'ouvrent avec les jeunes en rencontres scolaires. L'attitude d'Ab Stenson vis-à-vis de sa fille est systématiquement interrogée, ou immédiatement condamnée.

Milady a peut-être aussi offert un peu de ses qualités de meurtrière à Mathilde et Lou, les jeunes aventurières de *La gueule du loup*, et à Emma dans *Plein gris*, qui vont tuer pour ne plus être des victimes. Pour rester en vie, physiquement et moralement.

Et pourtant, je ne remercierai jamais assez Alexandre Dumas qui, enfin, créait un personnage féminin central d'une importance cruciale. Car avant lui, j'avais lu et aimé à la folie *L'île au trésor* de R.L Stevenson (zéro personnage féminin sauf la femme de l'aubergiste, mère de Jim Hawkins, quelques lignes dans le premier chapitre), *Croc-Blanc*, *L'amour de la vie*, *L'appel de la forêt* de Jack London (zéro personnage féminin sauf la louve, mère de Croc-Blanc), *Tom Sawyer* et le bien meilleur encore *Huckleberry Finn* de Marc Twain (trois personnages féminins : Becky, une première de classe pâle et sans saveur, la veuve qui adopte Huck, la tante qui éduque Tom, aucune n'existant véritablement en dehors de ses fonctions) et d'autres encore dont la lecture me poussait au même constat : l'universel est masculin. Et à une question : où sont les femmes, les vraies ?



↑ Marion Brunet, *Sans foi ni loi*, PKJ (poche), 2023.

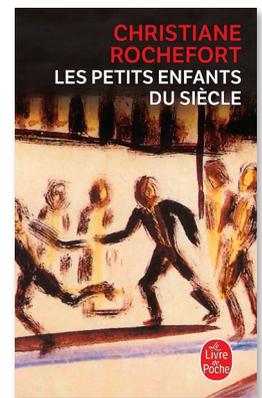


↑ Affiche de *Milady*, troisième volet de la série de 3 films de Martin Bourboulon dont la sortie est prévue fin 2023. © Pathé.

Je choisis le personnage brillant, explosif, révoltant, haï et fascinant qu'est Milady, la première à avoir autant de panache qu'un mousquetaire et à ne rendre les armes que lorsqu'ils sont six hommes contre elle.

Alors à choisir, je choisis mille fois Milady, qui a eu plusieurs vies et plusieurs condamnations, qui s'est battue jusqu'au bout, a chevauché, tué, fait l'amour (hé oui, elle a aussi cette liberté-là, invite le duc de Guise dans son lit... et sera abusée par d'Artagnan qui, jaloux comme un gamin, se fait passer pour De Guise et passe la nuit avec elle : ça s'appelle un viol). Je choisis le personnage brillant, explosif, révoltant, haï et fascinant qu'est Milady, la première à avoir autant de panache qu'un mousquetaire et à ne rendre les armes que lorsqu'ils sont six hommes contre elle.

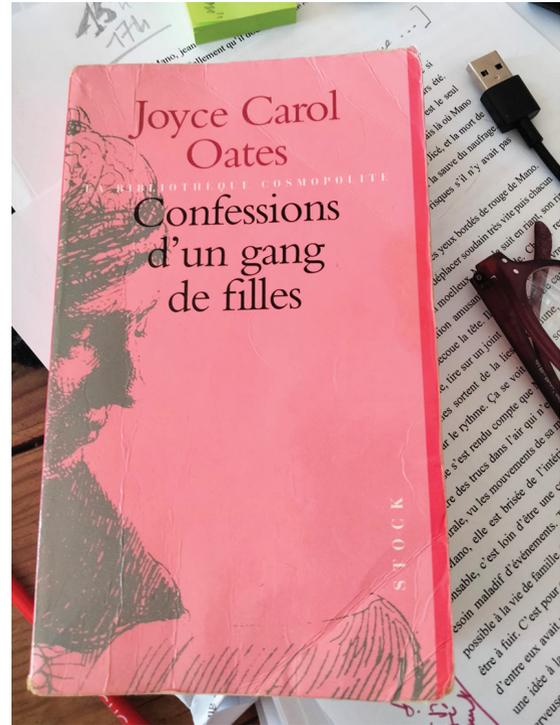
Céline Rhode était mariée à Philippe. Céline subissait la bêtise de ce mari bourgeois qui, au fil des ans et des pages, faisait tout pour la vider de sa substance, de ses élans, de ses singularités qu'il faisait passer pour ridicules dans *Les stances à Sophie*, de Christiane Rochefort. Christiane Rochefort est passée dans l'oubli aujourd'hui. Pourtant, elle a su avec délicatesse, humour, force, décrire et raconter les rapports de domination, qu'il s'agisse du couple (*Les stances à Sophie*, *Le repos du guerrier*), de rapports sociaux (*Printemps au parking*, *Les petits enfants du siècle*), sur la jeunesse (*Encore heureux qu'on va vers l'été*). Adolescente, j'ai dévoré tous ces textes lapidaires et poétiques à la fois que j'avais récupérés d'occasion et au Livre de Poche chez l'unique bouquiniste de ma toute petite ville. Céline n'était pas de ma génération, plutôt de celle de ma mère, mais pas du même milieu. Je la choisis parce que c'est la première, et parce qu'il m'est resté longtemps le ton de ce texte raconté par le personnage principal, l'autodérision, la colère, et ce mouvement salvateur qui allait à l'encontre de beaucoup d'autres romans : la délivrance n'était pas dans l'accomplissement amoureux, mais au contraire dans la séparation et son corollaire, la solitude. Les derniers mots du roman sont « Je respire. Enfin. Seule. » Avant Virginia



↑ Christiane Rochefort, *Les petits enfants du siècle*, Le livre de poche, 1969 (première édition).



↑
Christiane Rochefort, *Les stances à Sophie*, Le livre de poche, 1970.
Exemplaire de Marion Brunet.



↑
Joyce Carol Oates, *Confessions d'un gang de filles*, Stock (La Cosmopolite),
2013. Exemplaire de Marion Brunet.

Woolf et sa fameuse *Chambre à soi*, Christiane Rochefort m'avait déjà mise en garde contre la dilution de soi dans l'autre et le couple. Elle célébrait la liberté et avant tout celle des femmes, et la révolte face à la domination. Jo et Céline, mes héroïnes de *L'été circulaire* [ndlr : voir la bibliographie de l'autrice et les résumés des intrigues dans ce dossier] se débattent dans un milieu familial brutal, essayant d'exister hors de ces logiques d'humiliation et de vengeance, lui doivent sans doute quelque chose, tout comme Vanda [ndlr : personnage central de son roman éponyme], qui se bat pour vivre avec son fils sur un fil fragile et tragique qui dit ce que la précarité fait aux femmes encore plus qu'aux autres. Et combien la solitude choisie est précieuse.

Et puis un jour. Un jour, j'ai rencontré Legs. Legs Sadovsky, l'héroïne de *Confessions d'un gang de filles*. J'éprouve un vrai plaisir à l'appeler par son prénom, comme pour appuyer une proximité, pour marquer l'intimité qui me semble exister entre ce personnage et moi, entre ce personnage et les miens. Impossible de ne pas penser Legs vivante tant Legs est la vie. En découvrant, ahurie de bonheur, ce chef-d'œuvre de Joyce Carol Oates, j'apprenais qu'il pouvait exister un personnage de fille aussi transgressif que Legs dans la littérature – quelle joie! Quelle excellente nouvelle! Disons le tout net : je suis tombée amoureuse de Legs. Non seulement de Legs mais de Maddy, Goldie, Rita, Lana. Parce qu'en plus de créer un personnage aussi sauvage et libre que Legs, Joyce Carol Oates invente un groupe, une solidarité comme

je n'en avais jamais rencontré dans la littérature : une solidarité de filles, de femmes, face aux outrages, attaques, violences. Non, les filles n'étaient pas en compétition, elles ne se battaient pas pour un homme comme voulaient nous le faire croire les trois quarts de la production cinématographique. Et moi qui, dans la vie réelle, vivais mes amitiés féminines avec enthousiasme et confiance, n'avais jamais connu d'ambiance compétitive et certainement pas sur la base de féminités respectives (la plus jolie, la mieux coiffée, etc.), je découvrais enfin une littérature qui me ressemblait. Qui nous ressemblait – car je n'étais pas seule à ne pas être conforme à ce qu'on essayait de nous vendre. Je n'étais pas seule à préférer être un mousquetaire plutôt qu'une princesse, un animal sauvage plutôt qu'une fille sage. Et littérairement, les princesses et les filles sages, quel ennui ! Autant que dans la vraie vie. Legs a la liberté chevillée au corps et frôle l'illégalité constamment. Elle forme, avec les autres filles, un gang formidable dont j'aurais adoré faire partie, même lorsqu'elles basculent clairement dans l'illégalité et le chantage. Elles interrogent la question de la légitimité vis-à-vis du légal, ce qui me semble toujours (et plus que jamais) d'actualité.

Joyce Carol Oates invente un groupe, une solidarité comme je n'en avais jamais rencontrée dans la littérature : une solidarité de filles, de femmes, face aux outrages, attaques, violences. Non, les filles n'étaient pas en compétition, elles ne se battaient pas pour un homme...

EXTRAIT

« Gamine, elle adorait escalader pratiquement n'importe quoi – un arbre, un mur, un toit – et elle m'avait dit faire souvent ce rêve joyeux dans lequel elle grimpait, grimpait, grimpait jusqu'au ciel, elle m'a dit aussi que ce n'était pas de l'ascension dont elle avait soif mais du risque de tomber. »

Joyce Carol Oates, *Confessions d'un gang de filles*, Stock (La Cosmopolite), 2013, placé par l'écrivaine en exergue de *La gueule du loup*.

J'espère, je pense, je sais, qu'il y a de Legs dans chacun de mes personnages féminins. Un peu de sa liberté, de sa sauvagerie, de sa solitude et de sa générosité, de son goût du défi, de ses blessures, de sa maigreur de bête mal nourrie, de son immense pouvoir de séduction qui ne l'intéresse pas. Vanda, Katja, Jo, Jeanne, Emma et bientôt Nolane, Bonnie, Mano, Axelle – des femmes, des filles, qui ne sont ni Constance ni Milady, mais seront toujours plus proches de la deuxième que de la première. Qui ne sont pas Céline mais lui empruntent un peu de son expérience, de son regard nouveau malgré le poids des années gâchées, et qui partagent avec Legs le goût du combat, d'une vie qui ne renonce à rien, d'une vie qui ne brille pas forcément mais ne cesse pas de brûler.